



HAL
open science

Les stratégies francophones du style : l'exemple de quelques sauvages du Nord

Pierre Halen

► **To cite this version:**

Pierre Halen. Les stratégies francophones du style : l'exemple de quelques sauvages du Nord. Littératures francophones : langues et styles, Papa Samba DIOP; Centre d'études francophones de l'Université de Paris XII-Val de Marne, Mar 1999, Créteil, France. pp.213-227. hal-04443428

HAL Id: hal-04443428

<https://hal.science/hal-04443428>

Submitted on 7 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le texte de référence de cette communication a fait l'objet de la publication suivante :

Halen, Pierre. « Les stratégies francophones du style : l'exemple de quelques sauvages du Nord », in : *Littératures francophones : langues et styles*. Centre d'études francophones de l'Université de Paris XII-Val de Marne. Actes du colloque organisé par Papa Samba Diop [25-27 mars 1999]. Paris : L'Harmattan, 2001, 263 p. ; pp. 213-227.

Pierre HALEN

Universitaire Instelling Antwerpen / Université de Metz

Les stratégies francophones du style : l'exemple de quelques Sauvages du Nord

Le *ba-ba* de la stylistique qu'on nous apprenait jadis stipulait que le *style* s'observe dans les écarts que l'individu de génie imprime à la norme, dans sa façon à lui de *marquer* le langage. De sorte qu'en fin de compte, le style faisait l'homme : du tourment personnel à la tournure syntaxique, il n'y avait qu'un pas. Une telle conception était manifestement au service d'une vision encore romantique de la littérature : l'individu inspiré s'imposait naturellement à la reconnaissance des générations humaines, et en particulier à l'étude des potaches. À la limite, on admettait un certain usage limité du terme *style* pour des groupes de créateurs : le style des peintres impressionnistes, par exemple, par une extrapolation métonymique de la *patte* ou de la *touche* ou de Manet ou de Pissaro, permettait de les identifier, c'est-à-dire de les situer dans le chapitre du cours d'histoire de l'art où il étaient rassemblés ; et à l'intérieur de celui-ci, leur existence procédait alors d'un mixte entre facteurs contextuels subis et intentions esthétiques déclarées qui expliquait assez la cohérence de leur ensemble.

Cette conception classique a, entre autres défauts, celui de jeter le voile sur les opérations diverses qui ont produit la reconnaissance consensuellement accordée à tel écrivain, telle œuvre ou tel groupe, à commencer par les opérations de communication qui leur ont permis de bénéficier d'abord d'une simple connaissance, d'une désignation acceptée. L'occultation est d'autant plus regrettable que l'écrivain, l'œuvre ou le groupe d'artistes ne sont pas des préalables dont la valeur se révélerait en quelque sorte à la face du public : en réalité, leurs contenus (posture de l'écrivain ; position du groupe ; thèmes, formes et mode de publication de l'œuvre) se construisent progressivement en fonction de la réception qui leur est faite, et qui évolue elle aussi. Car, consciemment ou non, le génie est d'abord ingénieux : il réussit à construire des machines à susciter, *in fine*, la consécration qu'il vise.

Les réflexions qui suivent s'inscrivent dans une réflexion sur ce qu'il en est des littératures francophones, envisagées de ce point de vue. Même s'il leur arrive encore de

faire valoir l'une ou l'autre position d'opprimé, ce sont aujourd'hui des littératures assez solides et assez nombreuses pour qu'on ose s'interroger, comme à propos de n'importe quelle autre, quant à leurs conditions de production. Je commencerai par une mise en place de la perspective, que rend nécessaire son caractère encore embryonnaire dans le domaine concerné (que d'aucuns me pardonnent d'enfoncer des portes qui leur sont ouvertes depuis longtemps). Je développerai ensuite un cas qui me paraît exemplaire, tiré de l'histoire récente des lettres belges, puisque j'ai été invité à représenter ici, en part modeste, les francophonies «du Nord» ; j'ai tout lieu de croire que son analyse pourrait valoir aussi, méthodologiquement, pour celles qu'on dit du «Sud»¹.

De la différence

La notion d'écart a été fort décriée. Considérons cependant qu'elle n'exige pas, en réalité, qu'il y ait une seule norme de référence ; surtout, elle peut se revendiquer d'une évidence pratique : il y a de la variation dans les usages et dans les performances ponctuelles du langage. Sans parler même de l'artiste et du poète, un simple locuteur est toujours un séducteur, au sens étymologique du mot : pour être entendu, voire pour obtenir seulement la parole, il doit forcément tirer le code à soi, attirer l'attention ; plus fondamentalement encore, le locuteur n'existe, virtuellement, que distinct des autres. La variation de l'énoncé produit l'audibilité de l'énonçant.

Au-delà des aspects linguistiques et poétiques, cette variation est par ailleurs constamment invoquée, dans le discours social, sous le nom de différence. On sait que le terme est aujourd'hui d'un usage à la fois bienséant et presque obligé, mais néanmoins malaisé et problématique, dans la mesure où il introduit, souvent involontairement, un soupçon d'inégalitarisme fort mal venu à l'endroit où l'on milite pour de tout autres valeurs. J'en ai moi-même dit beaucoup de mal², peut-être inconsidérément, et je me propose donc de lui rendre une certaine justice. Car, si elle s'avère vite impraticable pour désigner la nature de tel être humain ou de telle collectivité, en revanche on ne voit pas comment se passer de la notion de différence lorsqu'il s'agit de connaître, de reconnaître et, plus largement, de communiquer.

Certaines des littératures francophones, celles qui sont issues de pays colonisés par quelque puissance européenne aux 19e/20e s., ont recouru avec abondance à l'affirmation de leur différence, du «véritable roman nègre» qu'est Batouala, à la posture de la «négresse» empruntée par Beyala, en passant par la négritude senghorienne. On sait que, concernant Senghor spécialement, de telles prises de position ont suscité, au bout d'un certain temps, de vigoureuses polémiques. Et certes, non seulement il est parfaitement rigoureux de ne pas adhérer au dogme des «négrologues», mais il est plutôt salutaire d'apercevoir, comme nous le firent voir Adotevi et quelques autres, les effets pervers de la croyance ou de l'étiquetage. Mais on ne traite pas à fond la question lorsqu'on se contente de dénoncer l'inadéquation d'une image et d'analyser ses conséquences non souhaitées : le problème de la communication demeure. D'abord en raison du fait qu'on ne se passe pas d'images (sinon peut-être, par un apriori de méthode qui est notre quotidienne gageure, dans une vision idéale de la scientificité positive, laquelle n'inspire cependant qu'une infime

¹ Voir les remarques de conclusion. En ce qui concerne la Belgique, je ne relèverai que ce qui a valeur générale pour les études francophones, sans entrer dans les considérations détaillées qu'appellerait la spécificité du contexte.

² Cf. e.a. «Pour en finir avec une phraséologie encombrante : la question de l'Autre et de l'exotisme dans l'approche critique des littératures coloniales et post-coloniales», dans *Le Roman colonial*, à p., Montpellier, 1999 ; «Le savoir de l'autre : une alternative ? Quelques propos dans la conversation», à p. dans *Annales*, 1999.

partie des performances langagières réelles de l'humanité). Ensuite parce que, de l'emploi contraint de ces images, vient aussi ce que nous considérons pragmatiquement comme un certain bien : nous devons bien accepter de travailler à partir de désignations quoique nous les sachions problématiques : «noires», «africaines», «francophones», etc. ; et, par ailleurs, nous savons aussi qu'une part importante du processus de lecture — qu'on l'envisage du point de vue cognitif ou du point de vue de la jouissance esthétique³ — est fondée sur un équilibre entre découverte et retrouvailles, surprise et reconnaissance, où la part du second terme, quoique souvent négligée sinon méprisée par la critique, est fondamentale.

En somme, d'une part, l'imputation d'une identité différente, désignée par une étiquette spécifiante, est une opération violente qui malmène le Réel et le réduit ; mais d'autre part, son rôle dans le processus communicationnel, quoique limité et insatisfaisant, est à la fois incontournable et virtuellement positif. De sorte que notre première tâche pourrait bien être d'enregistrer les faits de l'énonciation spécifiante dans l'histoire culturelle, d'analyser ses conditions de production et sa rentabilité communicationnelle en même temps que sa nécessaire insuffisance épistémologique : on arriverait ainsi à maîtriser davantage le processus et à en faire un outil, au lieu que d'en être, inconsciemment souvent, les valets plus ou moins enthousiastes (pour les croyants) ou plus ou moins embarrassés (pour les esprits critiques).

Il faut aussi revenir rapidement sur la question de la norme, ou des normes, que supposent écarts et différences. La socio-linguistique est sans doute le cadre qui en donne la conception la plus adéquate ici. D'abord en rappelant que la norme est normative : elle est déterminée par un pouvoir. On peut y souscrire, à telles fins d'en obtenir de la valeur (de la reconnaissance), ou l'ignorer (donc souscrire à un autre pouvoir). On peut aussi y désobéir, mais dans ce cas, il ne peut s'agir d'ignorance : il n'y a de désobéissance au code que partielle, puisque celui-ci reste la référence. Le locuteur francophone, qu'il se trouve en un lieu où la pratique du français est très anciennement établie comme la Belgique, ou dans un autre où cette pratique est minoritaire ou récente, est toujours situé à la périphérie d'un système plus centralisé que bien d'autres : la correction, le goût, la valeur, voire un certain accès à la communication, sont déterminés au centre et diffusés par un appareil polymorphe d'imposition où sa propre subjectivité de «périphérique» joue d'ailleurs un rôle capital. D'où les attitudes mises en évidence, sur le modèle socio-linguistique, par Jean-Marie Klinkenberg : l'hypercorrectisme (la Belgique, terre de grammairiens : on parle en réalité «mieux» en périphérie qu'au centre, puisqu'on s'y sent toujours en faute ou en retard), les formules de compensation symbolique (je céderai sur tout mais pas sur septante et nonante), l'insoumission sous des modalités variables, ces deux issues ne différant sans doute que par le degré⁴. Pour prendre un exemple connu : Senghor, agrégé de grammaire dont le trajet aboutit dans un fauteuil de l'Académie, est aussi un modèle de déviant qui a réussi, en dosant ingénieusement ses écarts et ses hommages : parcours complexe car, n'eût-il pas été à demi insoumis, son obéissance n'eût probablement pas été ainsi recompensée, et certainement n'eût-elle pas été aperçue.

³ Voir e.a. les travaux de Jean-Louis DUFAYS, du *Souverain poncif. Puissance et vacuité*. Louvain-la-Neuve, UCL-CEDEF, 1982, à *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*. Liège, Mardaga, 1994, 375 p. ; voir aussi : MARQUET (Jacques), «Faut-il combattre les stéréotypes ?», dans Presvelou (Cl.) et Steichen (R.), dir., *Le Familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet*. Louvain-la-Neuve, Académia-Bruylant, 1998, pp.175-185.

⁴ Cf. e.a. FRANCARD (Michel) et al., éd., *L'Insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*. Louvain-la-Neuve, Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain, 1993, 2 vol., 223+145 p.

De la stratégie et des contenus discursifs

Pour envisager le domaine littéraire en termes de stratégie, trois voies critiques apparentées et complémentaires se proposent : l'analyse du champ littéraire, du type bourdivin ; l'analyse institutionnelle où Jacques Dubois est l'autorité la plus souvent citée, enfin les études des rapports entre centre et périphérie, inaugurées en Belgique par Jean-Marie Klinkenberg, et depuis lors illustrées par de nombreux travaux dont ceux de Paul Dirkx⁵. Sans qu'il soit nécessaire d'engager un bien vain soupçon à l'égard des créateurs (quelle part de calcul conscient dans leur «parcours» sur le «jeu de l'oie» de la réussite ?), le terme de stratégie met en évidence le conflit communicationnel qui préside au processus de reconnaissance et de consécration d'une œuvre, à l'intérieur d'un champ constitué de forces souvent concurrentes, quelquefois alliées, où les acteurs et les institutions se disputent une place au soleil. En somme, beaucoup sont appelés, mais peu sont élus ; certains ont des handicaps au départ, d'autres ont des atouts, mais handicaps et atouts peuvent, à la faveur des circonstances ou au terme de telle opération, se renverser en leur contraire. Cette perspective a l'avantage, entre autres, de faire une part équilibrée à ce qui relève, d'un côté, du travail des acteurs (ils ont une histoire, une liberté, ils font des choix plus ou moins opportuns à tel moment) et, d'autre part, des conditions à l'intérieur desquelles ils sont contraints d'exercer leurs talents.

Il y a, bien sûr, un prix à payer lorsqu'on accepte ce genre d'approche, mais c'est seulement celui de toute analyse rigoureuse : il faut renoncer aux divers enchantements sous le charme desquels aime rester pris le lecteur littéraire, lequel ne passe pas volontiers, — on le sait par les réactions de nos étudiants en lettres —, du bonheur de l'enfant qui veut rester sous le charme, à la peine modeste et moins gratifiante du chercheur qui analyse. Parmi ces enchantements, il y a le plaisir indicible du texte, et encore la croyance dans les insondables mystères de l'inspiration et du génie, avec ses explications faciles ; mais il y a aussi l'adhésion non-critique aux étiquettes et donc aux «identités» raciales, nationales ou culturelles. En somme, il s'agit de refuser d'expliquer les choses (le texte, entre autres) par un au-delà originel, un «fond» qui se révélerait au terme d'une transitivité : le génie romantique, le climat, la race et le milieu tainiens, l'hypotexte culturel, une «nature» identitaire ou même la «réalité» d'une histoire individuelle ou collective, etc. ; mais, au contraire, d'apercevoir qu'une opération inventive, un travail plus ou moins adroit, plus ou moins bien inspiré (en ce sens-là de l'inspiration), a lieu dans le positionnement du créateur comme dans son écriture, en fonction d'un marché des signes où les attributions de valeur sont fluctuantes.

D'aucuns préfèrent la notion de parcours à celle de stratégie : la première offre moins de connotations militaires et conquérantes, et souligne davantage non seulement la part de l'aléatoire, mais aussi l'individualité de chaque producteur ; elle a cependant le défaut, par conséquent, de minimiser les effets de groupe, ce qui la rend impropre à exprimer le jeu des étiquettes collectives. Mais le plus important est de voir qu'il y a, de fait, des choix, et que ceux-ci s'effectuent en des instants et en des lieux plus ou moins favorables. Il peut s'agir d'alliances momentanées, d'opportunités médiatiques, dont on verra souvent la trace dans le paratexte : éditeur, préfacier, prix littéraire, critique ; mais

⁵ Peut-être parce que son histoire propre l'incitait davantage à se méfier de l'ethno-nationalisme, peut-être aussi parce que le pays est la zone francophone la plus proche de Paris, donc la plus sensible à l'attraction du «centre», le fait est que la Belgique a suscité nombre de travaux précurseurs en la matière. Voir le bilan que j'en propose dans «La Communauté "française" de Belgique dans la relation centre/périphérie des pays francophones. Un bilan de la recherche», dans János RIESZ & Véronique PORRA (Hg.), *Français et francophones. Tendances centrifuges et centripètes dans les littératures françaises / francophones d'aujourd'hui*. Bayreuth, Ed. Schultz & Stellmacher, Bayreuther Frankophonie Studien Bd.2, 1998, pp. 25-40.

il peut s'agir aussi de choix esthétiques visibles dans le texte même. Dans les deux cas, le style peut être défini comme la face rhétorique de la stratégie : tel comportement d'auteur ou tel signe métonymique dans le paratexte, tel choix générique, thématique ou scripturaire dans le texte.

Si la sociologie et l'histoire permettent de reconstituer les trajets individuels et collectifs des «génies créateurs» vers la consécration, comme l'illustrent exemplairement les travaux de Paul Aron à propos du symbolisme, elles ne permettent pas de s'avancer beaucoup dans l'analyse interne des œuvres elles-mêmes, et ne paraissent pas davantage sensibles à cette autre pratique discursive qui consiste à produire les étiquettes collectives. Ces deux aspects du style sont pourtant fondamentaux. Souvenons-nous par exemple de la négritude : l'histoire attentive du groupe et de ses acteurs n'a de sens que parce que des œuvres particulièrement pertinentes (par exemple le Cahier d'un retour au pays natal) ont cristallisé les thèmes discursifs (pays natal = nègre) et focalisé l'attention de groupes alliés (les images «surréalistes» de Césaire). Et parce qu'une bannière, la négritude, fonctionnait bien, en condensant des sèmes à la fois coloniaux-exotiques (nègre) et anti-coloniaux (le suffixe -itude comme dans solitude, servitude, vicissitude, inquiétude, a pris pour lors une acception, négative, de déploration). Du côté du paratexte, ce n'est bien sûr pas assez de la seule étiquette spécifiante : il faut encore l'entourer d'une phraséologie satellitaire, — autre recours à l'inventivité du discours —, qui la cautionne, la fasse mousser, donne prise au plus possible d'autres énoncés secondaires : élaborations critiques, entretiens, discussions, si possible attaques féroces, racolage d'alliés, etc. Le texte sur soi apparaît ainsi comme un vecteur fondamental de la «pénétration» (comme disent nos collègues commerçants) du marché de la reconnaissance.

La posture de l'incompris, du méconnu, de l'opprimé, du dissident, voire du paria n'est pas une mauvaise posture dans un contexte sociétair où fonctionne encore à plein à la fois la conception judéo-chrétienne de l'histoire du salut (avec le renversement messianique : par exemple, pour la négritude, l'Orphée noir de Sartre) et la conception romantique du génie incompris. Elle ne conduit pas nécessairement au sacre, ce serait trop simple, mais elle en a favorisé quelques-uns. S'agissant des littératures francophones issues des «périphéries», c'est ici que s'opère la jonction avec les attitudes typées par la socio-linguistique : le créateur issu des marches a le choix entre les attitudes obéissante ou insoumise, chacune des deux requérant une élaboration cohérente des trois éléments de sa production discursive : l'œuvre, l'étiquette collective, la phraséologie paratextuelle. À vrai dire, pour l'obéissant, l'étiquette est vide, et la phraséologie peut se réduire à peu de chose : c'est un écrivain français, dont la patrie est la langue (à moins, bien entendu, de se trouver une autre collectivité symbolique, plus ou moins rentable à tel moment : écrivain prolétarien, ou anarchiste, ou chrétien, ou sidéen... mais alors ce n'est plus un obéissant). Une vieille querelle d'étiquette illustre bien, dans le cas de la Belgique, l'alternative : il s'agit d'opter, en effet, soit pour la dénomination «lettres belges de langue française», ce qui implique une spécificité, donc aussi la volonté affichée de ne pas être jugé à l'aune d'un modèle diffusé par le centre parisien ; soit pour «lettres françaises de Belgique», ce qui suppose l'affiliation à ce modèle. Les faits littéraires peuvent justifier l'un et l'autre : en réalité il ne s'agit pas de constater des faits, mais, feignant de le faire, de convoquer ceux qui conviennent à l'option, ou à la stratégie, choisie.

En la matière, il n'est pas possible de se soustraire au processus de la production identitaire, tout simplement parce qu'il faut impérativement désigner, et aussi parce cette désignation s'effectue nécessairement en fonction de termes qui sont déjà là (même dans le cas où une nouvelle étiquette est inventée : elle combine alors des sèmes existants, comme nègre + itude). Mais, désignant, on fait être, et toute étude assure

nécessairement la promotion de son objet en le tirant de l'oubli. S'agissant de la production des identités, la théorie anthropologique des Logiques métisses est ici d'une grande utilité, dont les littéraires ont encore peu tiré parti à ce jour : pour Jean-Loup Amselle comme pour bien d'autres aujourd'hui, les identités sont des discours constitués par des acteurs en fonction de leur meilleure survie dans un contexte, et à partir d'éléments existants, choisis dans les différents «réservoirs» accessibles à ce moment 6. Des syntagmes, articulant des éléments paradigmatiques : le langage verbal, et a fortiori le texte littéraire, illustre bien sûr exemplairement cette sémiologie.

Une étiquette spécifiante : les *Irréguliers*

On a pu envisager l'histoire des lettres francophones en Belgique depuis 1830 en fonction des catégories centripète et centrifuge (le centre, ici, étant Paris). Était globalement centrifuge la période initiale, vouée à une affirmation nationale qui emprunta différentes voies plus ou moins heureuses ; elle conduisit en tout cas à une sorte d'âge d'or, la période symboliste des Verhaeren et autres Maeterlinck. Du point de vue des étiquettes, on notera que cette époque (1880-1914) est marquée à la fois par l'élaboration d'un discours identitaire (l'âme belge) et par la production répétée de syntagmes flamands, ces dénominations s'avérant d'une excellente rentabilité dans la communication avec l'étranger, dans toute l'Europe mais spécialement avec Paris 7. Suivit, après 1918, une période centripète, d'affiliation française et de dissolution des marqueurs spécifiants, dont Plisnier, prix Goncourt 1937, est, avec Michaux, la meilleure illustration. Une phase dite dialectique s'ouvre ensuite, qui suscite la mouvance dite de la belgitude, dans les années 1970, avec notamment Mertens : par un apparent paradoxe, c'est au moment où le Royaume devient fédéral et où plane la menace de sa dissolution que le sème «belge» est repris avec force, et non par des militants nationalistes ou des nostalgiques de l'unitarisme. Outre la belgitude, le terme de belgité sera proposé plus tard... par des critiques italiens notamment. Cette phase est caractérisée par le retour de marqueurs locaux, qui retrouvent une légitimité aussi dans les discours dont le public-cible est étranger ; dans l'œuvre de Mertens, par exemple, comme dans son discours d'escorte (interviews, etc.), on rencontre un dosage subtil entre marqueurs locaux, bruxellois notamment, et marqueurs cosmopolites, pour ne pas dire internationalistes.

Cette périodisation schématique n'a pas d'autre prétention, ici, que de faire apparaître qu'il y a eu dans l'histoire des relations entre cette littérature francophone et la France des options successives, plus ou moins rentables symboliquement : il n'y a pas une «nature» de l'écrivain belge de langue française qui se serait en quelque sorte «révélée» avec constance. En d'autres termes, il n'y a pas vérité de l'étiquette identitaire, sinon dans la croyance ; en revanche il y a bien une efficacité communicationnelle plus ou moins grande de cette étiquette, en fonction des contextes. Cette périodisation

6 Cf. *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris, Payot, 1989, 257 p. À cet égard, on devrait se méfier des spéculations sur l'identité dues à des intellectuels qui sont eux-mêmes obligés d'une manière ou d'une autre de se situer par rapport à des collectifs non scientifiques. Cela paraît un truisme, mais une chose est d'observer et d'analyser, une autre chose est de souscrire à des étiquettes qui donnent accès à la parole : certaines énonciations sont ainsi dans une situation délicate. Cf. par exemple le volume : ANCELOVICI (Marcos) et DUPUIS-DÉRI (Francis), éd., *L'Archipel identitaire*. Montréal, Ed. du Boréal, 1997.

7 Cf. HALEN (Pierre), «Primitifs en marche. Sur les échanges intercollectifs à partir d'espaces mineurs», dans *Identités en mutations, socialités en germination*. Sous la direction de Bogumil Jewsiewicki et Jocelyn Létourneau. Sillery (Québec), Éd. du Septentrion, Nouveaux Cahiers du Célat, 1998, pp. 139-156.

sommaire permet aussi de mettre en place, au sein de la troisième phase décrite par Klinkenberg, l'opération médiatique qui retient mon attention ici.

Il s'agit d'une opération de promotion, organisée à l'initiative et sous la direction de Marc Quaghebeur, fonctionnaire du Ministère de la Communauté française de Belgique 8, avec le titre de Commissaire au Livre, chargé donc, pour l'essentiel, de la diffusion de la littérature concernée à l'étranger. Il est nécessaire de détailler un tant soit peu les différentes fonctions exercées par ailleurs par l'intéressé : poète lui-même, il est aussi critique, conférencier, chargé de cours à l'Université, directeur de collections, responsable de fait du Musée de la Littérature, etc. : en somme un acteur culturel de premier plan en ce qui concerne la production identitaire, jouant tour à tour d'une triple casquette de créateur, de scientifique et de promoteur. Rappelons aussi que, les choses étant ce qu'elles sont, les subventions, — c'est-à-dire l'intervention publique —, jouent un rôle essentiel dans l'existence des littératures périphériques comme celle qui nous occupe.

L'opération s'intitule : Les Irréguliers du langage. Elle démarre en 1990 et, plusieurs années durant, elle connaîtra des réalisations publiques, essentiellement hors de Belgique mais pas uniquement. On aura compris qu'il s'agit de valoriser les écrivains belges francophones pour ce qu'ils entretiendraient un rapport différent et spécifique au langage, donc aussi à la langue française. Cette thèse a des corollaires appuyés par différents écrits 9 : 1) d'une manière générale, l'identité ne serait pas dans la langue, mais dans l'usage de la langue ; 2) en particulier, les Belges ne seraient pas Français : ils auraient une histoire singulière, déterminant cette relation spécifique à la langue ; 3) cette spécificité, qui concerne les lettres en premier lieu, s'observerait dans des écarts, des irrégularités, dont on trouverait des réalisations homologues dans les arts plastiques et la paralittérature.

Vecteur privilégié de cette opération de publication et de publicité au sens propre : une exposition, qu'on a pu voir notamment à Paris, à Bologne, à Séville dans le contexte de la World Fair. Ce mode de communication suppose des éléments visuels : le troisième corollaire est donc particulièrement nécessaire. L'exhibition a le pouvoir de «faire évènement» en suscitant une communauté physique, celle de ses visiteurs, et de «faire des vagues» en favorisant la production de discours satellitaires : il s'agit d'en parler et d'en faire parler, de sorte que la thèse et ses corollaires, sans perdre leur statut de prédiction ontologique (les écrivains belges sont, ont toujours été des irréguliers), bénéficient aussi d'une insertion historique ponctuelle, c'est-à-dire d'une médiatisation via des supports éphémères (périodiques, journaux, radio, télévision). L'exposition joue ainsi le rôle de porte-avion, bâtiment exposé qu'il faut protéger par une escadre comportant des bâtiments de tonnage et de fonction variables : colloques, rencontres, débats, catalogues, parution de numéros spéciaux de revues, publications imprimées diverses qui s'étagent de la plus caduque (le catalogue, dont la valeur est en principe mesurée par le temps de l'exposition) à la plus durable (ouvrages scientifiques dans une collection patrimoniale), de la plus légère (qui engage le plus d'éléments visuels) à la

⁸ Il s'agit de l'appellation officielle. Rappelons qu'il ne s'agit pas, comme le croyait tel Président de la République en visite protocolaire, de l'association culturelle des Français en Belgique, mais de l'institution fédérale qui préside aux intérêts des francophones de Belgique, en Région wallonne et en Région bruxelloise.

⁹ M. Quaghebeur publie en plusieurs lieux, dans la foulée de cette opération, un article programmatique intitulé «Spécificités des lettres belges de langue française», dans *La Belgique telle qu'elle s'écrit*. Éd. R. Linkhorn. New York..., Peter Lang, 1995, pp.3-22 ; dans *La Littérature belge de langue française : au-delà du réel...* Éd. J. Blancart-Cassou. Paris, L'Harmattan / Université de Paris-Nord, 1995, pp.11-22 ; trad. hongroise dans *Nagy Világ*, xl, 1.2, (Budapest), 1995, pp.3-11.

plus lourde (qui est la plus orientée vers la littérature légitime), de manière à permettre une «digestion» selon différents rythmes 10.

Globalement, l'opération a exploité l'expression «tirer la langue» dans tous les sens possibles : il s'agit d'abord de tirer la langue à soi, comme on tire la couverture, de séduire en proclamant implicitement que la France n'a pas le monopole de la norme et du goût. Mais en même temps, on joue sur le schéma romantique de la modernité : un génie se révèle par ses infractions à l'égard de la norme, par sa nouveauté bousculante. Coup double, donc, puisqu'on évite ainsi de manifester une essence peu ou prou ethnique et folklorique, et qu'en multipliant les connotations avant-gardistes, on vise d'emblée la reconnaissance au niveau le plus légitime. On n'illustre pas les mœurs et coutumes d'une tribu périphérique ou d'une province, on exhibe au contraire des dissidences dérangeantes à même de complaire aux instances intellectuelles et universitaires qui adorent ça. Coup triple : on met les (sou)rieux de son côté, surtout grâce aux éléments visuels, en proposant de manière très post-moderne un assemblage volontairement hétéroclite d'œuvres de tous genres et de tous statuts, qui ont l'avantage supplémentaire de paraître composer un échantillon assez varié pour être représentatif et garder ainsi, néanmoins, une vertu ethnicisante (malgré les différences apparentes, ils sont tous à leur manière, comme ça).

Habilité suprême : cette ethnie est donc une anti-ethnie. Afficher un régionalisme provincial eût été conforter la centralité du centre ; illustrer simplement les vertus créatives des Belges francophones, donc poser la validité d'un autre centre, alternatif, n'eût pas été crédible, car le système, périphérie inclus, ne permet pas à ce stade que soit mise en question l'adhésion au centre existant ; la spécificité revendiquée sous la bannière de l'irrégularité inclut donc la reconnaissance du centre, mais elle produit en même temps le refus de toute inféodation. C'est ici que la juxtaposition d'œuvres hétéroclites (Hergé, par exemple, à côté de Magritte, Spirou à côté de Maeterlinck) était particulièrement opportune, puisqu'elle avait, entre autres vertus, celle de dénaturer la hiérarchie traditionnelle des belles-lettres, extrêmement prégnante en France où elle repose sur un système institutionnel véritablement national : ce n'était pas assez que de placer la différence dans une modalité spécifique de la littérature, il était plus ingénieux (notamment parce qu'on recourait à la formule d'une exposition, et que les expositions strictement littéraires sont réputées ennuyeuses) de produire un écart supplémentaire en mettant en cause l'autonomie de la littérature elle-même.

En somme : un modèle d'opération «francophone» qui, dans la limite de ses moyens matériels, a articulé une grande cohérence communicationnelle. Les réactions suscitées par l'entreprise en Belgique même ont été pour le moins diverses : forcément, de bons esprits ont cru bon de contester l'objectivité d'une telle représentation. En somme, ils avaient beau jeu de dire que de telles irrégularités existaient en réalité partout, y compris en France ; de dire qu'en Belgique, inversement, existaient assez de contre-exemples de régularités pour dénier à la thèse défendue aucune pertinence scientifique.

10 Parmi les imprimés, notons : *Un pays d'irréguliers*. Textes et images choisis par Marc Quaghebeur, Jean-Pierre Verheggen et Véronique Jago-Antoine. Postface de Marc Quaghebeur. Bruxelles, Labor, coll. Archives du Futur, 1990, 141 p. ; *Les Irréguliers du langage*. 24 Sept.-29 Nov. 1992. Casa Museo Murillo, Sevilla. [Brochure illustrée], 1992, n.p. ; *Arlecchino senza Mantello. Fantasmii della "belgité"*. Dir. di R. Campagnoli e M. Quaghebeur. A cura di A. Soncini Fratta. Rimini, Panozzo ed., 1993, 199 p., ill. ; plus tardivement : *W+B. Revue bimestrielle internationale éditée par la Communauté française de Belgique et la Région wallonne*, avril-mai 1997, n°59, 52 p., ill. ; va dans le même sens, quoique concurrent et plus neutre identitairement : Crahay (Dominique) et Duhamel (Joseph), *Des mots tirés en l'air comme des coups de feu. Avant-gardes et modernité littéraires en Belgique francophone (1917-1940)*. Dictionnaire. [Catalogue d'exposition], Bruxelles, Association pour la Promotion des Lettres belges de Langue française, 1992, 47 p., ill.

En réalité, en ayant raison sur ce plan, ils avaient tort sur un autre : il ne s'agit pas d'établir la vérité la plus objective, il s'agit tout simplement d'exister, et d'exister davantage, dans un cirque où le droit à présenter un numéro est chichement mesuré (et ne se mesure pas seulement ni d'abord à la qualité). Exemple de cette incompréhension, l'allusion que fait le linguiste Marc Wilmet aux *Irréguliers* dans un ouvrage récent :

Désireux de s'approprier au meilleur compte un fief tranquille, un quarteron de spécialistes [aux] petits bras glissent insensiblement des “lettres françaises de Belgique” (qui, en effet, mériteraient une place plus large que la portion congrue des anthologies hexagonales) vers la “littérature belge d'expression française”, en attendant, sans doute, une “littérature francophone de Belgique”. La rigueur scientifique n'étant pas leur fort, ils gâchent pêle-mêle, en guise de ciment national, du “surréalisme”, du “fantastique”, de l’“irrégularité du langage” et autre fariboles qui évacuent les contre-exemples, obligeant à retailler furieusement le bonhomme au lieu du costume ¹¹.

Passons sur l'aspect lui-même très peu scientifique de cette morgue et de cette irruption du linguiste dans un domaine qui n'est pas le sien ¹². On ne saurait être plus aveuglément confiant dans la valeur “scientifique” des jugements qui produisent la valeur littéraire car pourquoi, en effet, ces lettres de Belgique, si elles sont (étaient) “françaises”, sont-elles réduites à la portion congrue ? Poser la question, c'est y répondre : la France, où continue d'exercer un quasi-monopole dans la production de la valeur littéraire, ne sait elle-même que faire de ses francophones, qu'elle intègre au coup par coup, quand ça l'arrange de mettre une fleur en plus (exotique ou non, selon la saison) à son chapeau.

De quelques sujets de réflexion

Envisagée avec le recul d'un point de vue fonctionnel, l'opération des *Irréguliers* s'est effectuée sur un canevas qui avait déjà servi : c'est celui du «Barbare du Nord»¹³. Mais il était devenu difficile de se servir de l'étiquette de «Flamand» ; son dernier utilisateur, Jacques Brel, avait encore su tirer parti, autour de 1960, de l'imaginaire autrefois déployé par les symbolistes belges, Rodenbach en tête, avec le succès que l'on sait. L'auteur des *Flamandes* et de *Madeleine* aussi a cultivé, à sa manière, l'irrégularité, en exploitant les images toutes prêtes, dans les «réservoirs» parisiens, pour qui voulait incarner cet exotisme-là. Mais pas plus que Verhaeren ou Ghelderode, Brel n'était «Flamand», au sens linguistique du mot.

À défaut de cette étiquette-là, celle de «Belge» a donc repris du service. On peut se demander ce qu'elle désigne «objectivement» : le Royaume a connu en effet, depuis l'indépendance du Congo, un démembrement progressif et sans doute même une déshérence, puisque beaucoup de commentateurs ont vu dans cette fédéralisation inachevée et floue la cause profonde des «dysfonctionnements» qui se sont avérés ces dernières années au niveau de l'État (affaire Dutroux, etc.). La résurgence du «Belge», dans le chef des francophones et depuis les années 1970, pourrait alors s'expliquer par une sorte de réaction plus ou moins implicite (et plus ou moins nostalgique) contre une évolution politique qui est apparemment très loin de susciter l'adhésion populaire, ni l'adhésion intellectuelle, sinon dans le chef d'une minorité. C'est ce que suggère en tout cas un volume récent : *Belgique toujours grande et belle* (op.cit.).

¹¹ Dans *Belgique toujours grande et belle*. Éd. A. Pickels et J. Sojcher. Bruxelles, Éditions Complexe / Revue de l'Université de Bruxelles, 1998, 597 p., ill. p.337.

¹² Il prend la parole ici comme citoyen, mais le fait est que le linguiste n'a guère d'intérêt à produire une linguistique “belge”. La “petite histoire” contée par l'auteur à cet endroit (la confrontation, à l'entrée de Paris, avec un compatriote qui cultive une autre posture et qui, par là, menace symboliquement la “vérité” de la sienne), illustre assez bien les enjeux ici décrits.

¹³ Cf. «Primitifs en marche», *art.cit.*

Mais cette hypothèse n'est pas nécessaire, si on considère les choses à partir de la demande communicationnelle plutôt qu'à partir d'une «vérité» référentielle des identités : la troisième phase est en effet caractérisée par l'insertion de la Belgique dans deux supra-structures identitaires, l'Europe et la Francophonie. Si la seconde surtout sollicite les créateurs et autres agents culturels, toutes deux ont pour effet de relativiser la prégnance du centre parisien. Ces deux supra-structures, sans doute, fournissent elles aussi des identités virtuelles, et bien des Belges lassés des discussions fédéralisantes avaient cru que l'Europe, advenant plus vite et plus nettement, les aurait libérés d'un Royaume qui ne leur permettait plus de s'auto-désigner facilement. Mais c'est le contraire qui se passe : l'Union européenne comme la Francophonie, loin de pouvoir remplacer l'ancienne identité nationale «belge» qui a perdu ses fondements, réclament que l'adjectif soit réactivé : des places sont désormais prévues pour des Belges, autour de la table européenne et dans les salons francophones, qu'il s'agit d'occuper parce qu'il y a des bénéfices à en tirer. Ce n'est pas un hasard si ce sont des Italiens qui ont proposé le concept de belgité : dans leur contexte, c'est-à-dire celui de centres d'études spécialisés en lettres francophones qui doivent justifier pourquoi ils se sont détachés des centres d'«études françaises», ils sont contraints de faire être leur objet, de justifier sa spécificité. Il y va de crédits, de mandats, de postes, de voyages, bref de la vie universitaire.

La détermination des domaines littéraires n'a donc rien à voir avec la manière dont le linguiste distingue, en vertu de mesures acoustiques, la hauteur des différentes voyelles. Dans le continuum des productions culturelles, il n'est de division qu'arbitraire et provisoire, et même la langue n'est pas le critère objectif derrière lequel on pourrait se retrancher. Le fait est cependant qu'il est nécessaire de découper. Le fait est aussi que ce découpage est entretenu par les institutions qui prennent en charge telle partie, qu'elles-mêmes ont isolée, et que ces institutions sont forcément liées à des collectivités, qu'elles ont pour mission de perpétuer ou de développer. En tâchant de se reproduire comme «nation littéraire», la France ne fait rien d'autre, et c'est son droit. C'est aussi le droit de tout créateur que de s'affilier à la collectivité dont l'institution lui donne le plus la parole, à l'intérieur de laquelle il estime pouvoir faire sens.

On a souvent décrié aussi la manière dont la France s'excluait, contre toute objectivité linguistique, de la francophonie : ceci ne supposait-il pas, en effet, qu'il aurait en quelque sorte un usage de la langue, — de même qu'une valorisation culturelle et littéraire —, à deux vitesses ? Et certes, cette répartition a des relents d'Empire. Elle est aussi particulièrement inadaptée pour les locuteurs belges et suisses, dont l'ancienneté dans la langue est bien plus grande que celle de leurs homologues marseillais et toulousains. Mais l'histoire ne dit pas tout, et force est de constater que la bipartition fonctionne : Bruxelles et Dakar, Luxembourg et Montréal occupent de fait une périphérie commune à divers égards¹⁴. En d'autres termes, on s'y trouve régi par un semblable dilemme entre l'affiliation obéissante et la stratégie différentialiste. Ce n'est pas pour rien que la belgitude se termine comme la négritude : objectivement, si l'on veut prendre un point de vue «rigoureux», il n'y a pas plus (ou pas moins) de lettres belges que de littérature nègre. Seulement, le discours critique peut faire être ces domaines et, par cette voie, obtenir pour tel créateur, qui s'y plie ou qui y est plié, plus de droit à l'existence que par la voie d'une concurrence «normale»¹⁵ avec les

¹⁴ C'est ce que les approches classiques, qui ne tiennent pas compte des enjeux de pouvoir, ne peuvent intégrer ; par exemple : Moura (Jean-Marc), «Francophonie et critique postcoloniale», dans *Revue de Littérature comparée*, n°1, 1997, pp.59-87.

¹⁵ Sur ce qu'est en réalité cette concurrence «normale», on est assez éclairé depuis longtemps. Cf. notamment HAMON (Hervé) et ROTMAN (Patrick), *Les Intellocrates. Expédition en haute intelligentsia*. Paris, Ramsay, 1981, 331 p.

producteurs du centre. Senghor, eût-il choisi d'être un poète français, non «nègre», serait oublié. De même pour Chamoiseau et Confiant, Makine et Alexakis, Djébar et Maalouf.

Les «réservoirs» où le locuteur *peut* puiser les signes qui lui permettront d'inventer, au sens étymologique du mot, une identité plus ou moins performante sont bien entendu en partie différents au Nord et au Sud ; non pas tant pour des raisons d'accessibilité matérielle, puisqu'il est de moins en moins difficile de se documenter sur les «autres cultures», mais en fonction de *conditions de crédibilité* : il y a encore des Européens qui se demandent comment il est possible qu'un musicien japonais ou chinois joue si bien Mozart ou Stravinsky, et qui doutent qu'un percussionniste blanc, qui «n'a pas cela dans le sang», maîtrise jamais un rythme «afro-cubain». Le marché autorise donc, ou non, des postures qu'il juge vraisemblables, mais l'adoption des profils identitaires s'opère en fonction de mécanismes semblables. Cela dit, le marché «francophone» est tout de même structuré par des tendances spécifiques, qui organisent cette vraisemblance de manière différente pour les groupes du Sud et du Nord ; par exemple, on dira sur la place parisienne d'un écrivain francophone du Nord qu'il est né à Louvain ou à Montréal, mais que c'est à Paris qu'il a fait ses études ou qu'il a écrit ce très beau roman : l'origine est pardonnée à condition qu'il y ait eu allégeance symbolique ; d'un écrivain du Sud, on dira qu'il vit certes à Paris, mais qu'il n'a rien oublié de sa culture ancestrale : l'allégeance est minimisée au profit d'une valorisation symbolique de l'origine. C'est aussi pourquoi la machine discursive qu'il faut mettre en place pour faire exister un exotisme du Nord doit être puissante que pour faire admettre une spécificité africaine ou créole, a priori plus vraisemblable.

Illustrations

[Commentaire à placer sous le fac-similé du «Macaque flamboyant»]

Une illustration des *Irréguliers du langage*.

Albert Giraud fit partie de la *Jeune Belgique* où il publia ce texte en 1892 (t.11, n°9, p.354). Mais il en resta à des positions conservatrices (obéissantes) quant au respect des règles linguistiques et prosodiques, ce qui explique cette attaque de puriste contre les poètes symbolistes qui, tel Verhaeren, jouèrent à la fois la carte du «Flamand» et du vers-libre. Il est piquant de voir reprise l'épithète de *macaque*, qui renvoie avec justesse à la posture (singerie) de l'adversaire stratégique et à l'Afrique, lieu supposé de la différence. L'adjectif «flamboyant» est juste lui aussi, puisque les Verhaeren et autres Maeterlinck se sont illustrés dans l'histoire littéraire, contrairement à Giraud, dont l'œuvre «régulière» est oubliée.

[Commentaire à placer sous la reproduction de Spirou et Fantasio]

Une illustration des *Irréguliers du langage*.

Le Maire de Champignac, dans les *Aventures de Spirou et Fantasio*, incarne avec ridicule la logorrhée d'une posture : la maîtrise de la langue française, qui se déploie en énoncés pompeux dans l'espace de la vignette, tout en illustrant un pouvoir. *Contra*, c'est l'ivrogne méprisé qui a raison... (Franquin, Jidéhem et Greg, *Z comme Zorclub*. Charleroi, Dupuis, 1997, pp.107-109).

[Commentaire à placer sous un encadré qui reproduit le texte de Baillon (eusemikwie)]

Une illustration des *Irréguliers du langage*.

Cet extrait d'une lettre d'André Baillon à Marie de Vivier (1931, Archives et Musée de la Littérature) se place dans le droit (fil (si l'on peut dire), des spéculations narratives de Baillon d'abord autour de la simplicité, d'un retour à la primarité de l'être et de la parole, ensuite autour de la folie et du dérèglement du langage, notamment dans *Délires* (1927).

[Commentaire à placer sous un encadré qui reproduit le poème de Norve]

Une illustration des *Irréguliers du langage*.

Norge, «La langue verte», d'après *Remuer ciel et terre*. Bruxelles, Labor, 1985, p.186. La pratique poétique d'une langue plus proche de l'oralité produit d'une autre manière l'idée d'un retour à la réalité (celle des «vrais» locuteurs), puisque le thème est la chute d'une instance soi-disant supérieure, qui n'était que «feintise et blabla». On retrouve derrière cette citation l'image stéréotypée du Français «phraseur» et creux, qui a cours en Belgique, et qui correspond à ce que Rotman et Hamon (*op.cit.*) appellent le «bavardage khâgneux».

[Commentaire à placer sous un encadré qui reproduit la phrase des *Lèvres nues*]

Une illustration des *Irréguliers du langage*.

Extrait de la revue *Les Lèvres nues* (X-XII, sept. 1958), émanation de la mouvance post-surréaliste à Bruxelles. On y trouve le marquage identitaire subtil d'un «nous» qui à la fois proclame son égalité («nous rions» aussi), mais aussi sa différence et, par là, son pouvoir (c'est forcément de vous qu'ainsi «nous» rions).

[Commentaire à placer sous l'illustration de Magritte]

Une illustration des *Irréguliers du langage*.

René Magritte, *La Pipe-bite*. Dessin aux crayons de couleur, 1928 (13x178 cm), coll. L. Dohmen.

Ce dessin, moins souvent reproduit que les fameuses variations sur le thème «ceci n'est pas une pipe», est de nature à souligner la dimension virtuelle de canular qu'elles présentent. Mais de canular sérieux, bien entendu, puisqu'en ajoutant une note de provocation jubilatoire, il renforce plutôt les enjeux de la réflexion critique sur les signes à laquelle se livrèrent le peintre et son ami Nougé.